

0cm
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21

57



DOCUMENTS
UNIVERSITAIRES

1

1822-1838 à 1857

Res

90575

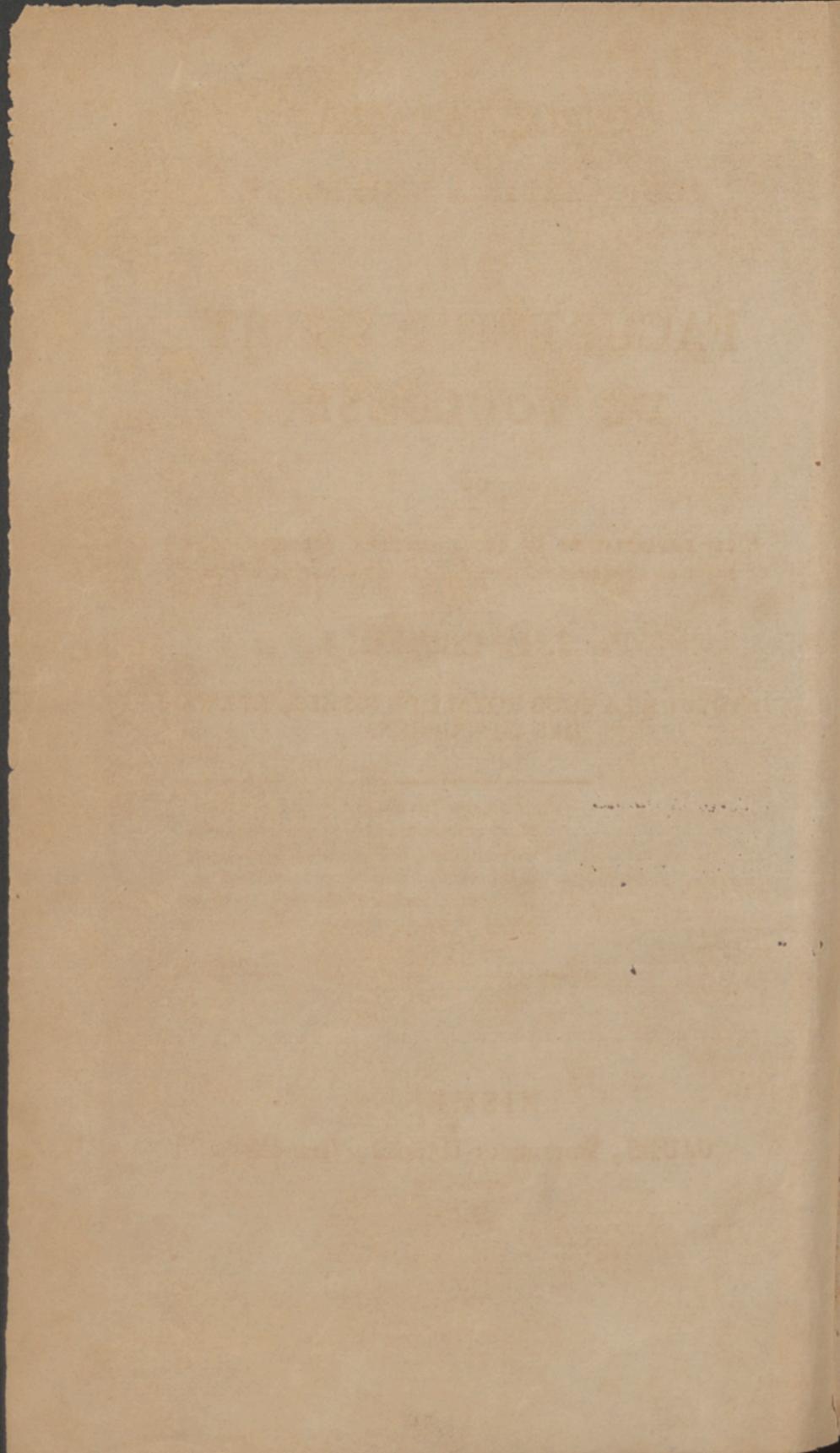
1857







Res 90,575-1



Res 20 55-1/18.
FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE.

RAPPORT

LU A LA

RENTRÉE DES FACULTÉS

Le 15 Novembre 1849;

Par **M. SAUVAGE**,

Doyen.



TOULOUSE

DE L'IMPRIMERIE BONNAL ET GIBRAC,

RUE ST-ROME, 46.

—
1849.

18

FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

RAPPORT

sur

RENTREE DES FACULTÉS

pour l'année scolaire 1849-1850

par M. SAUVAGE

Docteur

TOULOUSE

chez l'IMPRIMERIE BONNAL ET GIBRAL

RUE ST-ROCHE, 46.

1849

RAPPORT.

Messieurs,

Parmi ces peuples anciens dont les études classiques nous ont rendu le nom si familier, il y en avait un surtout qui attachait à l'éducation une importance extrême. Un jour que le sort des armes avait trahi son courage, le vainqueur lui demandait cinquante enfants pour otages. « Nous aimerions mieux, répondirent les Lacédémoniens, donner deux fois autant d'hommes faits : » tant ils craignaient qu'une brèche quelconque pût jamais être faite à la discipline de leur pays ! C'est qu'il n'en est pas des forces morales d'un peuple comme de ses forces matérielles, et la perte des mœurs ne se répare pas comme celle d'une armée. Ne vous étonnez donc pas, jeunes gens, si tant de sollicitudes entourent vos premières années; si la nation elle-même se montre si jalouse d'en partager le soin avec la famille, et si toute une grande cité s'émeut, comme aujourd'hui, dans ce qu'elle a de plus éminent, chaque fois que nous venons lui rendre compte de vos studieux efforts, et lui parler des gages que vous offrez à l'avenir.

Appelé pour la neuvième fois, dans cette réunion solennelle, à fournir ce témoignage au nom des lettres, je suis heureux d'y apporter encore quelques espérances. Vous en trouverez la preuve, Messieurs, dans les résultats que je vais proclamer, résultats donnés par les examens du Baccalauréat, pour tout l'exercice qui vient de finir.

Et d'abord, notre juridiction, qu'une première mesure avait fort agrandie, s'est encore considérablement étendue. Aux sept départements qu'elle réunissait déjà, depuis que les commissions des collèges avaient été supprimées, à savoir, car il vaut la peine

de les compter, la Haute-Garonne, l'Ariège, le Tarn, le Tarn-et-Garonne, le Lot, le Lot-et-Garonne et le Gers, une nouvelle répartition est venue en ajouter encore trois, les Hautes-Pyrénées, pour le ressort de notre Académie; la Corrèze et le Cantal, pour celui de l'Académie de Cahors : de telle sorte que le huitième, à peu près, de la population studieuse de la France est maintenant justiciable de la Faculté des Lettres de Toulouse. Et comme ce n'est pas seulement la résidence du père de famille, mais aussi le lieu où se font les études, qui constitue le domicile académique, il est permis de penser qu'une aussi vaste circonscription, et qui suppose des moyens d'étude proportionnés, entraînera dans sa sphère plus d'un département limitrophe. Notre ville est donc, en réalité, le centre classique de toutes ces contrées qui, au-dessus d'elle, confinent à l'intérieur de la France, à côté et au-dessous, vont presque toucher aux deux mers, et aboutir aux Pyrénées. Ce que nous aimions à dire autrefois, à l'abri d'une renommée qu'on s'est quelquefois permis de discuter, à l'aide de quelques glorieux surnoms dont nous n'avons pas toujours peut-être entretenu le prestige, et avec l'appoint d'une position géographique qui n'était rien moins qu'une preuve péremptoire, nous pouvons maintenant l'affirmer, sans aucune complaisance pour nous-mêmes : oui, Toulouse peut être aujourd'hui plus que jamais la métropole intellectuelle du Midi.

Mais ce n'est pas seulement de sa vie scientifique, c'est aussi de sa vie matérielle que le vaste ressort de la Faculté des Lettres va redoubler le mouvement. Le plus grand nombre de nos lauréats, une fois pourvus du grade qui ouvre le seuil des hautes études, et que la plupart seront venus nous demander de si loin, retenus, d'ailleurs, par l'attrait du ciel, par la magnifique ampleur de nos murs, et par tous les avantages d'une vie élégante et facile, iront naturellement recruter et peupler tout ce que l'enseignement supérieur compte d'établissements parmi nous. L'École de Médecine, la Faculté des Sciences, la Faculté de Droit surtout, dont le renom vient de si haut et va si loin, qui tant de liens rattachent à la nôtre, et qui, de plus en plus jalouse de les resserrer, nous donne tous les ans, à pareil jour, une si fraternelle hospitalité. Les candidats moins heureux assurés de trouver, soit dans nos bibliothèques, soit dans nos cours publics, soit dans nos maisons préparatoires, soit aussi dans l'intérêt qu'aura excité leur défaite, les moyens de la réparer

attendent, en toute confiance, au milieu de nous, dans le recueillement de l'étude, cette couronne que nous faisons toujours presque toucher en la refusant. Enfin, il ne tiendra pas à la Faculté des Lettres que l'acte officiel qui a groupé autour d'elle dix départements, ne devienne comme un pacte de famille, et déjà on a pu s'apercevoir qu'elle se plaisait, il y a peu de jours, à sceller ces nouveaux liens, par la clémence de ses arrêts.

Peut-être alors, Messieurs, peut-être les conseils de la cité s'apercevront-ils enfin de notre existence jusqu'à présent si méconnue. Car notre nouvelle sphère d'activité, en attirant au sein de cette ville, un certain nombre d'hôtes nouveaux, et avec eux tout le cortège de la famille et de l'amitié, pourrait bien élever la moyenne de ses péages, et nous faire, du moins à ce titre, octroyer le droit de bourgeoisie. En attendant, lorsque les candidats, venus des bords retentissants de l'Adour, ou des rives paisibles de la Corrèze, demanderont, avec une inquiète curiosité, où est le siège de cette Faculté souveraine qui les mande de si loin, comment oserons-nous leur dire, que dans la ville de Clémence-Isaure, qui se laisse aussi appeler Palladienne, du nom que lui donna, il y a vingt siècles, il est vrai, un élégant poète, comment oserons-nous leur dire que, dans cette ville deux fois célèbre, de par les lettres, et que leur imagination avait peut-être agrandie, les muses de la Grèce et de Rome sont reléguées, depuis bientôt quarante ans, grâce encore à une hospitalité bienveillante, mais précaire, sous les fourneaux d'un amphithéâtre de Chimie!... Ce fait, Messieurs, pour être fortuit, n'en est pas moins très-significatif, et, tout misérable qu'il est, il porte avec lui une bien grande expression. Il accuse hautement les instincts d'un siècle où le culte de l'esprit est, de plus en plus, sacrifié à l'idolâtrie de la matière. La contagion a surtout pénétré au cœur de la ville autrefois sainte et savante; la vie économique y a partout ses signes et ses monuments, la vie morale y attend les siens; l'art lui-même s'y discute misérablement à la face d'un ciel privilégié qui lui en a prodigué tous les dons. En ce moment même que se passe-t-il, et que va-t-il résulter de tout le bruit qui se faisait naguère dans l'Assemblée de nos Ediles, de toute l'émotion qui régnait autour de la table consulaire? Est-ce la courbe ou la ligne droite qui aura triomphé? Que sais-je? Bientôt cependant le bruit du marteau va se faire entendre; de vieux murs vont s'écrouler qui ont vu peut-être autrefois les brillantes solennités de l'esprit, et la

ville est sillonnée de hauts jalons qui préparent aux plus difficiles toutes les délicatesses de l'alignement. Mais quand posera-t-on, et qui posera la première pierre d'un simple monument destiné à la science qui donne le niveau de l'âme, à la douce philosophie des lettres?... Je voudrais que ce fût le magistrat qui m'écoute, pour l'honneur de son nom, et pour la gloire plus durable d'une habile administration dont la vigilance sévère a déjà réveillé les plus justes sympathies.

Je reviens, Messieurs, au véritable objet de ce rapport, dont la vivacité d'un sentiment bien légitime m'a peut-être un peu trop écarté. Et, d'abord, je signalerai l'accroissement considérable qui, dans une période de trois ans, et par l'effet des adjonctions dont j'ai parlé, s'est successivement fait sentir dans le nombre des examens. Ce nombre, en effet, qui pour tout l'exercice de 1847, s'était élevé au chiffre, déjà nouveau lui-même, de 604; et, pour l'année dernière, à celui de 668, vient d'atteindre, cette année, par une progression encore plus rapide, à celui de 742. Mais ce qu'il y a de plus heureux que l'accroissement du nombre, c'est qu'une nouvelle amélioration s'est encore fait sentir dans la manière dont les épreuves ont été soutenues. Progrès d'autant plus inespéré que l'ordre social, tandis que se préparaient ces heureux résultats, avait encore à lutter contre les plus profondes et les plus douloureuses perturbations! Ainsi, car j'aime ici surtout les souvenirs de l'antiquité, tandis que les barbares envahissaient la patrie des arts, la solennité des jeux olympiques ne fut pas suspendue.

Du reste, Messieurs, depuis que l'impulsion a été donnée, il y a déjà plusieurs années, par une main ferme et persévérante, la nature même des choses doit amener des résultats de plus en plus satisfaisants: non que les études classiques aient encore repris, ou puissent même jamais reprendre, dans les conditions actuelles, ce niveau qui porta si haut leur gloire chez nos pères: quand je parle de progrès, c'est au point de vue d'un ordre nouveau, tel que l'a fait le courant d'un siècle auquel je crains bien que tout le génie des langues anciennes n'ait beaucoup de peine à résister. C'est un progrès relatif que je constate, et auquel je reviens, en reprenant le fil de de mon sujet.

Vous vous rappelez peut-être, Messieurs, que, dans mon dernier compte-rendu, ayant pris, selon mon usage, pour objet principal de mes considérations, les examens de la session

du mois d'août, la seule qui présente des élèves sérieux et qui puisse donner lieu à une véritable appréciation, j'aimais à vous faire remarquer, comme un résultat non moins heureux que nouveau, que le rapport des admissions avec les examens, avait été comme 42 est à 100. Eh bien, le chiffre est encore plus satisfaisant cette année, car la même proportion s'est élevée à 47 1/2. Sur 296 candidats, en effet, 141 ont été reçus, quelques-uns même, après des examens qui ne manquaient pas de distinction.

Il y a une autre remarque à faire, et qui n'est pas sans intérêt : c'est que le progrès pour la composition écrite que j'avais déjà signalé, a plus fait que de se maintenir, il s'est encore élevé. Ainsi la version qui fut assez longtemps l'objet de mes récriminations les plus vives, est elle-même en progrès. Laissez-moi insister, Messieurs, sur l'importance de ce résultat, à la veille, peut-être, car chaque année porte son mal à cet égard, de quelque nouvelle mesure qui viendra réduire encore la part déjà si faible qu'on a laissée à l'étude du latin dans l'économie de l'enseignement secondaire. Je ne dirai pas avec un illustre rapporteur (1), que ce ne sont pas seulement des mots qu'on apprend aux enfants, quand on leur enseigne cette langue ; que ce sont de nobles et sublimes choses, que c'est l'histoire de l'humanité, sous des images simples, grandes, ineffaçables ; je ne répéterai pas, car je l'ai dit ici même plus d'une fois, que c'est l'étude du latin qui nous a faits ce que nous sommes ; qu'à ces communications autrefois si intimes et si longues, nous avons dû, jusqu'à présent, avec notre langue elle-même, la hauteur de nos sentiments et de nos idées, la dignité de nos institutions, et jusqu'à la beauté de notre caractère : Non, je ne prendrai pas les choses de si haut ; tant d'orgueil ne sied plus peut-être à des langues désormais vaincues. Je dirai simplement, puisqu'il s'agit, avant tout, dans les études du collège, de développer l'intelligence des enfants, et qu'il est de principe, à cet égard, que la pratique d'une langue est le meilleur exercice, je dirai qu'il n'y a pas de truchement plus sûr que le latin, parce qu'il a le mérite d'avoir

(1) M. Thiers.

avec le français, comme on l'a remarqué, ce juste rapport de ressemblance et de différence que l'on demande aux objets de comparaison; que le latin, en un mot, est le meilleur instrument de grammaire, et, par conséquent, de gymnastique intellectuelle (1). J'ajouterai, pour les plus modestes, ou pour les plus ingrats, qu'étant le principal répertoire des racines de notre idiome, il demeurera toujours la clé de notre orthographe.

Puisque j'ai fait mention, Messieurs, de la composition écrite, je m'arrêterai un moment à examiner l'un des griefs que soulève cette partie de l'épreuve.

On ne se plaint pas, sans doute, de ce que la version est une des conditions de l'examen. Le latin, depuis quelques années, a déjà cédé la place à bien des empiètements. D'abord, à l'élément scientifique, de plus en plus envahisseur; puis à l'histoire, puis aux langues vivantes, en dernier lieu, à un enseignement qu'on a nommé spécial, afin de déguiser la chose sous le nom, et l'on peut assez compter sur les tendances de notre époque, pour croire que cette pauvre langue, à mesure que surgira quelque nouvelle exigence du réalisme, sera de plus en plus traquée et ressermée dans l'étroite enceinte que lui laisse encore le programme des collèges. C'est donc une raison de plus pour la maintenir, à titre d'épreuve écrite, dans celui du baccalauréat. Sans ce dernier refuge, c'en serait fait entièrement de l'avenir des professions intellectuelles. Une version latine bien faite témoigne, en effet, suffisamment de la connaissance d'une langue, sans laquelle il ne peut y avoir de fortes études de médecine et de jurisprudence. C'est aussi une page de français dans laquelle on peut reconnaître si le candidat sait écrire sa langue avec la pureté, la clarté et l'élégance qui répondent elles-mêmes d'une bonne culture de l'esprit (2).

Mais on se plaint de l'importance donnée à cette partie de l'épreuve, dès le seuil même de l'examen, quand il reste encore tant à faire pour arriver au but; de ce qu'elle est décisive pour le rejet, quand on l'a manquée, sans qu'elle prouve beaucoup pour l'admission, quand on l'a réussie. Il y a bien là, peut-être, quelque chose qui ressemble à une anomalie; mais ce n'est

(1) Saint-Marc Girardin.

(2) Circulaire de M. Cousin

pas le côté le plus fâcheux de la condition. Quand on n'a pas pu, en deux heures, et avec un dictionnaire, traduire en français une page de latin, il est superflu de passer outre, dans une épreuve essentiellement littéraire, ou qui, du moins, devrait l'être, et il ne faut pas s'étonner si l'édifice s'écroule, avant d'être achevé, quand il pèche par les fondements. Mais si l'on admet que l'échec pour une partie aussi capitale de l'épreuve doit entraîner l'ajournement, pourquoi aussi la perte de toute cette partie de la consignation qui est afférente à un examen qui n'a pas eu lieu?

A-t-on bien réfléchi aux conséquences d'une élimination qui, en supprimant le travail, peut doubler, peut renouveler plusieurs fois l'émolument?.... Et si la haute position des juges rend la séduction impossible, pourquoi donner lieu de supposer le contraire... Voilà le côté délicat, je ne veux pas dire grave, de la question. Elle en a même un singulier : c'est que quelques-uns des juges ne voient ni l'essai, ni la personne même du candidat dont l'infortune les rétribue à leur insu. On sent qu'il y a peut-être là quelque chose à faire, et que le besoin d'une révision s'y fait sentir.

Quant aux autres parties du programme, où il n'y a pas moins de dix sections, en jetant les yeux sur cette vaste encyclopédie, sur ce pêle-mêle de matières qui se coudoient sans se donner la main, il est impossible de ne pas reconnaître que tant d'objets d'une nature si diverse ne sauraient être sérieusement abordés. On les étudie pourtant, non pas pour leur utilité et leur importance réelles, mais au point de vue des nécessités passagères de l'examen, c'est-à-dire, d'une manière tout-à-fait superficielle et dé-sultoire. C'est ce qu'il peut y avoir de plus funeste, car une chose bien apprise fait un esprit bien plus fort que je ne sais combien de choses apprises par la mémoire et du bout des lèvres, la science n'est utile qu'autant qu'elle nous devient propre, et pour qu'elle nous augmente et nous fortifie, il faut qu'elle se transforme en nous. Il ne faut pas attacher le savoir à l'âme, dit un vieux écrivain (1), il faut l'y incorporer; il ne faut pas l'en arroser, il l'en faut teindre; en un mot, savoir par cœur n'est pas savoir; au lieu de rapporter de ces emprunts l'âme pleine, on ne l'en rapporte que bouffie.

Il en sera pourtant ainsi, Messieurs, aussi longtemps que

(1) Montaigne.

subsistera , tel qu'il est, le programme des examens. C'est ce programme qui tue les fortes études , pour sacrifier à la manie encyclopédique de notre époque , comme si l'esprit humain avait une capacité universelle. Je ne saurais certainement approuver ce train actuel des études qui transforme aujourd'hui la culture de l'être humain en une sorte d'apprentissage , avide de résultats matériels , impatient d'applications immédiates. Je conçois cependant , jusqu'à un certain point , que , dans les études du collège , la diversité des cadres réponde à la diversité des vocations et des exigences sociales ; qu'on s'efforce d'y colloquer , pour autant d'aptitudes et de destinations , à côté de l'enseignement spécial que demandent les écoles , l'enseignement professionnel que réclament le commerce et l'industrie , et l'enseignement classique pour les professions qu'on appelait autrefois exclusivement libérales ; il est bon peut-être aujourd'hui , plus que jamais , que les enfants soient élevés sous la même discipline , quelle que soit la diversité des études , qu'il y ait communauté d'éducation , c'est-à-dire communauté d'idées et de mœurs. Mais qu'alors , pour être dans le possible et dans le vrai , on sépare pour l'examen , ce qu'on aura séparé pour l'étude , et puisqu'il faut un contrôle pour tous les genres de capacité , qu'il y ait autant de programmes qu'on aura fait entrer d'enseignements dans le cercle entier des études.

Cela même ne suffirait pas , car il faudrait encore , une fois cette démarcation obtenue , s'occuper de la proportion , et que la teneur d'un programme quelconque , puisqu'au sortir du collège l'examen peut être immédiat , fût exactement réglée sur le travail qu'il a été possible d'y faire. En tournant la page d'un auteur grec ou latin , l'homme le plus exercé , l'écolier , à plus forte raison , rencontre souvent l'inconnu. Il nous semble que l'appréhension de l'examen suffit , et qu'il n'est pas nécessaire que l'apparition soudaine d'une difficulté imprévue vienne augmenter l'éblouissement et donner le vertige. Or , qu'on se rende compte , par exemple , du nombre de vers , ou de lignes de prose , qu'un élève peut expliquer dans un cours complet d'études , et pendant ces heures de plus en plus réduites , qu'il est maintenant permis de consacrer aux langues anciennes , et l'on n'arrivera pas au dixième de ce qui est demandé aujourd'hui. Le surplus est , par conséquent , pour les yeux , ou pour la satisfaction d'une vaine gloire , indigne des desseins sérieux de l'ins-

(1) Saint-Marc Girardin

(2) Circulaire de M. Cousin

truction officielle , et qu'il faut laisser aux ambitieuses annonces de l'enseignement qui va venir. Si cette réforme est jamais accomplie , les épreuves deviendront réellement sérieuses , l'examineur jugera le candidat au lieu de juger le programme , et le diplôme sera une vérité. Jusque-là , on continuera à regarder comme non avenues des prescriptions inexécutables ; les manuels suppléeront de la manière la plus misérable aux études normales ; les efforts plus ou moins heureux de la mémoire remplaceront le travail de l'esprit , et au milieu de cette abondance stérile , périra le vrai savoir , chose divine et immortelle.

Je me serais bien mal expliqué , Messieurs , si , en m'élevant avec ma faible autorité , mais avec une conviction profonde , contre l'amalgame des sciences et des lettres , au point de vue de l'examen , j'avais pu vous laisser croire que j'en poursuivais la séparation systématique dans les études du collège. De nos jours , les diverses branches des connaissances humaines se sont tellement agrandies , qu'elles se sont , pour ainsi dire , touchées , et il n'est pas plus possible à l'enseignement littéraire de se passer d'une certaine partie d'études scientifiques , qu'à l'enseignement scientifique lui-même de demeurer étranger aux lettres. J'ai voulu dire seulement qu'il ne fallait pas placer tous les objets d'enseignement sur la même ligne , mais les échelonner de telle sorte que le développement de l'esprit et du cœur fût d'abord assuré au moyen des études classiques , afin que cette culture intellectuelle et morale servît , non seulement de base , mais pour ainsi dire de ressort , aux diverses études spéciales qui viendraient ensuite s'y rattacher. Cette pratique n'a été anciennement suivie que parce qu'elle est commandée par la nature de nos besoins et de nos facultés , et conseillée par les meilleurs guides. Les Romains apprenaient à lire à leurs enfants dans les poèmes d'Homère , ce qui a fait dire à Pétrone , en fort jolis vers :

*Del primos versibus annos,
Mæoniumque bibat felici pectore fontem.*

« Après qu'on aura appris à l'enfant , dit Montaigne , ce qui sert à le faire plus sage et meilleur , on l'entretiendra ce que c'est que physique et géométrie , et la science qu'il choisira , ayant déjà le jugement formé , il en viendra bientôt à bout. »
Voici enfin , Messieurs , ce que disait , contre l'opinion con-

traire, un des hommes qui, de nos jours, ont fait le plus d'honneur aux sciences mathématiques (1). « C'est l'idée la plus fausse, la plus contraire à l'esprit philosophique, à la société, à l'humanité. Loin de là, il faut que, pendant la première jeunesse, on ne s'occupe que de lettres ; il faut maintenir soigneusement dans les collèges, l'étude des langues anciennes. En apprenant le latin, ce n'est pas seulement une belle langue qu'on étudie, c'est un commerce intime qu'on institue avec des hommes sages et d'un génie excellent... Que de belles et bonnes choses ou y apprend ! Cela passe insensiblement dans l'âme, et nous fait une seconde nature qui est l'humanité proprement dite. Les humanités terminées, il ne faut pas encore passer immédiatement aux mathématiques. Il faut résumer et développer les études de grec et de latin, par un cours de philosophie, dans lequel on insistera particulièrement sur la morale. Quand l'homme est ainsi formé, alors appliquez-le aux mathématiques. Il y marchera d'autant plus vite, et il s'en servira, comme il faut s'en servir, dans un esprit philosophique, et pour la plus grande utilité des hommes. »

Je n'ai pu m'empêcher, Messieurs, de citer, dans leur entier, ces lignes touchantes et précieuses, parce qu'il me semble qu'elles posent la question de l'enseignement secondaire avec une admirable simplicité, et qu'elles couvrent surtout l'ennui de ces inévitables redites sur le même sujet ; je reprends maintenant la suite de ce compte rendu au point où je l'ai laissé.

Le progrès que je me suis plu à constater dans les résultats de cette année, ne s'est pas seulement fait sentir dans l'épreuve écrite. Il a comme pénétré de son influence, à un certain degré, toutes les parties du programme : le grec un peu plus que le latin peut-être, on devine pourquoi ; la géographie un peu moins que l'histoire, la philosophie elle-même, les mathématiques surtout. En signalant une amélioration plus marquée dans cette partie des examens, je ne puis oublier, Messieurs, que, dans nos plus mauvais jours, nous avions pour collaborateur, et pour

(1) J.-B.-J. Fourier, auteur de la théorie analytique de la chaleur.

unique représentant alors de l'épreuve scientifique, l'honorable doyen de la Faculté des sciences. Qu'un homme d'un tel mérite et d'un tel caractère soit parvenu à faire prendre cette étude au sérieux, à en élever le niveau, au point de vue de l'examen, et à la faire entrer en ligne de compte dans l'appréciation des titres de tout aspirant au diplôme de bachelier, c'est ce dont personne ne sera certainement étonné. Mais ce que j'aime à dire, pour l'acquit de notre justice, et de notre affectueuse confraternité, c'est que la sage fermeté de ce concours, en exerçant une salutaire réaction sur l'ensemble des épreuves, n'a pas peu contribué à relever l'honneur de nos examens, et à préparer les fruits que nous commençons maintenant à recueillir. Ceux de ses savants collègues qui, par l'effet d'une mesure générale, récemment appliquée à ce service, le remplacent maintenant auprès de nous, vous diraient mieux que moi combien cette première impulsion a rendu leur tâche plus facile, et les résultats ultérieurs de leur collaboration plus assurée.

Je n'aborderai pas tous les calculs que j'aurais à faire, pour compléter la statistique qui est l'objet essentiel de ce rapport. Mais il en est un que je ne puis omettre, parce que les résultats qu'il fournit, touchent à un point d'honneur entre les divers établissements scolaires de cette Académie, et que pour résoudre une question délicate, il n'y a rien de plus commode que des chiffres.

J'ai déjà dit qu'à la session du mois d'août dernier, sur 296 examens, il y avait eu 141 admissions, soit 47 1/2 pour 100. Eh bien, quelle est sur ce résultat la part qui doit être faite aux diverses catégories de candidats qui ont concouru à la lutte, à savoir, le lycée, les collèges communaux, les maisons de plein exercice et les études domestiques?... sauf une journée malheureuse dont les collèges communaux prendront certainement leur revanche, les chiffres qu'on accuse quelquefois d'être capricieux, vont être ici parfaitement d'accord avec la nature des choses, c'est-à-dire que chacune de ces classes aura gardé ce degré de prééminence que doivent faire supposer, ou les garanties plus fortes de la discipline, ou la supériorité des moyens d'étude : en un mot, que notre beau lycée dont l'éclat et la prospérité s'accroissent tous les jours, aura conservé dans ce concours le rang qu'il obtient de plus en plus dans l'opinion. Sur 52 candidats qu'il a présentés au mois d'août dernier, 32 ayant été jugés dignes du diplôme,

il se trouve que sa proportion particulière est de 62, c'est-à-dire de 15 pour 100 supérieure à la moyenne de tout l'exercice, et de 10 à la proportion la plus élevée des autres catégories.

Je ne puis, Messieurs, constater une situation aussi florissante, sans en rapporter l'honneur à qui de droit ; sans faire d'abord une grande part à la dernière administration, dont ici même, plus d'une fois, j'ai pu glorifier la persévérante habileté ; sans rappeler surtout que notre magnifique collège est l'une des plus heureuses créations du chef de cette Académie, car relever ainsi, c'est certainement créer, et mieux peut-être. Mais comment ne pas reconnaître ce que des mains nouvelles y ont déjà ajouté de mouvement et de vie, et tout ce qu'elles promettent pour l'avenir. Quand un homme a pu quitter les sereines spéculations de l'ordre philosophique où il était si éminent, le repos et le recueillement d'une pensée qui pouvait être si féconde, pour l'une des plus graves et des plus inquiètes responsabilités de l'ordre pratique, il n'y a que l'amour du bien qui puisse expliquer un aussi grand sacrifice, et il n'est rien qu'on ne doive attendre d'un aussi beau dévouement.

Après le lycée, viennent les collèges communaux, le serrant de près, de beaucoup plus près qu'on ne pourrait le croire, eu égard à l'infériorité de leurs moyens d'étude, et à la nature précaire de leur existence, aujourd'hui peut-être plus que jamais menacée. Rien n'est intéressant, Messieurs, comme la lutte soutenue par ces établissements, avec des armes si inégales, et des succès pourtant presque égaux. Sur 111 candidats, ils n'ont obtenu, il est vrai, que 48 admissions, proportion relativement inférieure, quoique absolument honorable ; mais j'ai la conviction que leurs études valent mieux cette fois que leur chiffre, et qu'ils reprendront aux prochaines épreuves le niveau de plus en plus élevé, que leur assure tous les ans leur émulation. On ne saurait d'ailleurs trop soutenir et encourager les collèges, sous l'empire surtout des institutions nouvelles, car ce sont eux qui par l'éclat modeste de leur tenue, l'infériorité de leur prix et la proximité de leurs centres, s'accommodent le mieux aux petites fortunes, et rendent l'instruction secondaire accessible à un plus grand nombre de familles. C'est aussi dans leur sein, je l'espère, que loin du bruit des grandes populations, des dissipations du monde extérieur, et de la contagion des idées nouvelles, se maintiendra plus longtemps, se conservera peut être, avec le culte fervent

des études classiques, l'admiration du beau idéal dont elles donnent le goût et le sentiment.

Quant aux maisons de plein exercice, elles se sont honorablement maintenues au rang où elles s'étaient placées l'année dernière. Ayant obtenu 12 admissions sur 23 candidats, elles ont cette fois le plus beau rang après celui du lycée. Il n'y a pas jusqu'aux études domestiques, ainsi nommées, du moins, en vertu d'une fiction dont personne n'est dupe, qui n'aient cette fois une bonne part dans l'amélioration que j'ai signalée. 37 admissions sur 77 examens, donnent une proportion de 48 pour 100, chiffre très honorable pour une catégorie de candidats jusqu'à présent si malencontreuse. Mais si, pour en finir sur cet aperçu, on rapproche les deux extrêmes, c'est-à-dire les résultats donnés par les examens du lycée, de ceux qu'ont fournis les prétendus certificats domestiques, en remarquant qu'il faut descendre de 62 à 48, on pourra se faire une idée de la différence qui sépare les études régulières, complètes et sincères, de ces études nomades et disloquées, plus d'une fois quittées et reprises, et qu'on est obligé, pour leur donner un corps et un nom, d'appeler études de famille.

Encore un mot cependant. Ce n'est pas seulement dans le nombre des examens et des admissions, c'est aussi dans la qualité que le progrès s'est quelque peu fait sentir. Au lieu de six mentions qu'énumérait mon dernier rapport, la Faculté a pu, cette année, toujours au point de vue des épreuves du mois d'août, et pour l'Académie de Toulouse, en accorder dix, dont une appartient aux maisons de plein exercice, trois aux études particulières, deux aux collèges communaux, et les quatre autres au lycée de Toulouse.

Voici les noms des candidats qui ont mérité cette distinction :

Soulé (François-Barthélemy-Lucien),

Dulac (Joseph-Zéphirin),

Colliac (François),

Compans (Simon-Catherine),

Delhom (Jacques-Marie-Paul),

De Pélissier-Dugrès (Edouard-François-Géraud),

Bonifas (Georges-Charles),

Hugonet (Georges-François),

Castel (Elie-Jean Jules),

Dubernard (Thérèse-Marie-Charles).

Moins favorisée que la Faculté de droit, la Faculté des lettres ne donne pas de prix à ses lauréats. Mais n'est-ce pas les couronner, Messieurs, que de les nommer devant vous, si ce n'est qu'une voix bien faible inaugure aujourd'hui leur renommée. Voilà donc les jeunes gens que nous présentons les premiers sur la place publique, en présence des dieux, comme dans une coutume antique, après les avoir revêtus de la robe qui va en faire des hommes. Dans des conjonctures si pleines d'anxiété et de périls, puissent-ils la porter avec un noble dévouement, et couvrir de ses plis quelques-unes de nos plus douloureuses cicatrices!

Je serai beaucoup plus bref, Messieurs, sur la seconde partie de ma tâche, car je crains bien d'avoir donné trop de place et surtout trop de temps à la première. Est-il bien nécessaire, d'ailleurs, est-il même possible de vous présenter l'analyse de quelque chose d'aussi fugitif que la parole improvisée? Pour ceux qui ont suivi nos leçons, cette analyse est plus qu'inutile, elle est presque injurieuse; pour les autres, elle serait tout-à-fait insuffisante. Il s'agit, d'ailleurs, en ce moment, de bien autre chose. Que notre parole ait été, cette fois, plus ou moins utile, plus ou moins brillante, ce n'est pas là précisément la question; mais en demeurant toujours digne, lui sera-t-il longtemps possible encore de se faire entendre? Voilà, avec tant d'autres problèmes jetés dans la mêlée, celui dont la solution importe.

Il y eut, Messieurs, dans l'antiquité, deux Républiques fameuses entre toutes les autres, deux Républiques qui ont vécu plusieurs siècles, ce qui n'a pas été, et ne sera peut-être pas donné à toutes, et qui ont accompli les plus brillantes destinées. Jamais, non jamais, les révolutions modernes, que Dieu les fasse éclater, ou qu'un accident les impose, n'enverront à l'avenir des bruits pareils à ceux qui sont partis autrefois du Pays ou du Forum, et dont le retentissement dure encore. C'est qu'à ces deux formes célèbres de la société antique répondent deux littératures magnifiques, et les deux plus belles langues qu'il ait été donné aux hommes de parler. C'est de cette source riche et féconde que procède toute la civilisation du passé, et que doit sortir toute civilisation future, pour si superbes que soient nos descendants, pour si profondes que puissent être les perspectives de l'avenir: *ed quæ superest æternitate*, comme s'exprime cette majestueuse langue latine. Ce flambeau que les générations in-

telligentes se passent, de main en main, depuis des siècles, en prenant bien garde que jamais il ne vienne à s'éteindre, qu'est-ce autre chose que le génie de l'antiquité, toujours vivant au cœur de ces deux langues où il a comme reçu son apothéose?... Toutes les fois que l'esprit humain s'est réveillé, après un plus ou moins long sommeil, c'est à ce flambeau qu'il a dû sa vie nouvelle, et qu'il se rallumerait encore, si un autre souffle de la barbarie pouvait l'amortir. En d'autres termes, ce sont les auteurs latins qui ont commencé l'éducation moderne, ce sont les auteurs grecs qui l'ont achevée. C'est l'école d'Homère qui a réalisé, dans les œuvres de l'art, le type idéal du beau; c'est l'école de Socrate qui a fondé l'indépendance de la pensée philosophique; la Grèce est le premier peuple de l'ancien monde qui prononça les mots de liberté et d'égalité, et la fraternité fut prêchée en grec longtemps avant de devenir un dogme politique. Dans le domaine de l'imagination et de la pensée, nous vivons sur le fonds des morts, et si le progrès est quelque part, ce n'est pas dans cet ordre d'idées qu'il faut le chercher. Tandis, en effet, que les plus beaux théorèmes d'Archimède, tant la science a marché, s'exposent aujourd'hui dans des cours élémentaires, la littérature grecque et la littérature latine sont encore en possession de toute leur prééminence, et on ne peut rencontrer le parfait, s'il est possible, dit un écrivain, qu'en les imitant. Plus qu'aucune autre nation moderne, nous avons autrefois largement puisé à cette source, et les études classiques nous avaient donné plus qu'une belle littérature, elles avaient en même temps créé ce grand peuple qui a porté la civilisation en Europe, et qui, le moment venu, n'a été embarrassé ni pour gouverner, ni pour défendre, ni pour agrandir, ni pour immortaliser la France. Était-ce là un peuple mal élevé? Ce sont pourtant les lettres grecques et latines qui l'avaient élevé ainsi. (1)

Il était naturel de penser, Messieurs, que la nouvelle forme de gouvernement soutiendrait de toute la force de ses filiales sympathies, l'honneur de ces études qui ont fait éclore toutes les idées généreuses qu'une République suppose, et qui ont notamment inauguré, chez nos pères, l'avènement de ce grand et

(1) Saint-Marc Girardin, de l'*Instruction intermédiaire*.

glorieux libéralisme qui a marqué pour le monde une ère nouvelle. Mais il a bientôt paru que la chose n'était plus cette fois avec le mot, ni l'esprit avec la lettre. Dans l'assemblée politique de la nation du monde la plus polie, un homme a pu se rencontrer pour jeter impunément l'ironie jusque sur le nombre de nos facultés des lettres ; pour déclarer ensuite, avec l'assentiment du plus grand nombre, que l'enseignement distinct des langues grecque et latine y constituait une véritable superfétation, et qu'il fallait réunir ce qu'on avait eu tort de séparer : comme si c'était assez d'une foi pour deux croyances, d'un autel pour deux cultes, d'une simple colonne pour deux monuments ! c'est bien là le cachet d'un siècle où on ne souffre d'autre luxe que celui de la matière, où tout se réduit à des questions de boire et de manger, et où au sein même d'une Académie, on ose s'étonner que l'éducation du collège ne soit pas comme le noviciat d'un métier. Quant à nous, Messieurs, pour si faible que soit notre voix, nous ne cesserons de soutenir qu'il n'y a rien de plus utile que les études *inutiles*, c'est-à-dire celles au bout desquelles on ne voit pas un emploi, une distinction, un morceau de pain, mais la vérité ; qu'il n'y a rien de plus funeste, au contraire, que ces études *utiles* dont le caractère exclusif ou prédominant a fait éclore toutes ces doctrines impies qui nous menacent, et toutes les sécheresses de ce matérialisme qui nous dévore... Voilà ce que voulaient faire entendre quelques voix généreuses qui tentèrent de défendre la cause des lettres, et, en particulier, celle de la Faculté de Toulouse ; mais elles furent étouffées par les cris sauvages de quelques étranges successeurs de Mirabeau. C'était le tumulte des derniers jours, le chaos qui précède le néant, le moment suprême d'une assemblée où la plupart, qui ne devaient pas avoir de lendemain :

..... S'empresaient ardemment
A qui dévorerait ce règne d'un moment.

L'iniquité fut donc consommée, certainement sans être comprise, et, en attendant sans doute le sacrifice entier, il fut décidé que l'un de ces deux grands organes de l'émancipation humaine, qu'on appelle la littérature grecque et la littérature latine, serait étouffé dans plusieurs Facultés, au nombre desquelles se trouve la nôtre. Il ne suffira donc plus maintenant de dire, Messieurs,

avec un orateur célèbre qu'avait nourri par excellence le génie classique, que la révolution ressemble à Saturne qui dévore ses enfants; il faudra chercher une autre image pour une plus grande impiété; il faudra dire qu'elle est semblable à Oreste qui assassine sa mère.

Mais ce n'était pas assez que la mesure fût impie; il fallait encore qu'elle fût injurieuse à notre cité. En supprimant, sans compensation immédiate, l'une de nos chaires, on faisait descendre l'enseignement de la Faculté des Lettres de Toulouse, la plus importante sans contredit de la province, au-dessous de celui qui existe dans des Facultés et dans des villes d'un ordre infiniment inférieur. Il fallait encore, afin qu'aucune condition ne manquât à l'absurde, que la mesure fût impossible. En effet, pour réduire le personnel de notre Faculté, on prenait le moment même où son ressort venait d'être considérablement étendu: de telle sorte qu'il ne devait plus y avoir que quatre professeurs, pour faire, comme cette année, par exemple, 742 examens. Une mesure subsidiaire, réparatrice autant que possible, était donc indispensable, et elle fut prise.

Il y avait alors, à la tête de l'instruction publique, un homme de talent et de cœur, par conséquent *capable de tout*, même de penser que la souveraineté du bon sens est peut-être au-dessus de la souveraineté parlementaire. Tout ce qu'il pouvait faire, il le fit, placé qu'il était dans une pénible alternative, entre deux hommes, dont l'un se défendait par plus de 40 ans de services et la nécessité de finir sur la brèche, au nom des plus saints devoirs; l'autre, par la solidité de son mérite, et les gages que la force de son âge donnait encore à l'avenir: au lieu de se décider pour un choix douloureux, il aima mieux faire un pieux accommodement. Il maintint nominalement les deux fonctionnaires pour les besoins du service, et les deux chaires pour la dignité de l'enseignement. Son pouvoir n'allait pas au delà; il pouvait honorer notre dévouement, mais non pas le rétribuer. Nous avons donc gardé la tâche entière, pour la moitié de l'émolument.

Je ne clorai pas ce triste récit, Messieurs, sans saisir cette solennelle occasion d'offrir un tribut de gratitude profonde à toutes les sympathies qu'une aussi grande iniquité a excitées autour de nous: d'abord à celles qui ne nous ont jamais fait défaut, que nous étions sûrs de trouver à leur poste, et qui, dans cette circonstance, au sommet surtout de la hiérarchie, se sont manifestées

avec une affection toute particulière.... J'aurais trop à préciser, si je voulais indiquer toutes celles qui sont venues nous chercher du dehors : les unes, tellement éminentes qu'elles font plus que de consoler, qu'elles flattent, et font presque aimer la disgrâce; les autres, tellement spontanées, je dirais presque naïves, qu'elles nous complimentent tous les jours sur une réparation que nous attendons encore, tant il leur paraît naturel que nous l'ayons déjà obtenue.

Cependant, Messieurs, tous les jours de la Faculté n'ont pas été aussi mauvais. Pendant que des mains distraites ou impies y mutilaient l'enseignement de la littérature ancienne, la littérature française y affermissait de plus en plus ses destinées, et son éloquent interprète, M. Delavigne, nous était définitivement acquis. L'épreuve ne pouvait être plus longtemps prolongée, et si notre propre estime, qui s'appelle maintenant de l'amitié, d'autant plus sûre qu'elle était plus intime, avait pu hésiter un moment, la persévérante vivacité de vos applaudissements n'eût-elle pas suffi pour fixer nos suffrages ? car c'est nous, Messieurs, qui présentons notre brillant collègue à la jeunesse studieuse dont sa parole fait le charme, nous dis-je, deux surtout d'entre nous, dont la fortune semble s'être adoucie, puisqu'elle a pris soin de leur réserver cette délicate compensation.

Mais la Faculté, Messieurs, n'acquiert pas seulement un puissant et durable secours, elle remplit aussi un vide, elle répare une perte. La chaire de philosophie, que M. Louis Prévost a provisoirement occupée pendant le dernier exercice, avec une distinction qui ne nous permet pas de prendre de lui un congé définitif, va ressaisir son ancien possesseur, je pourrais dire son maître, celui-là même dont la voix, pendant plusieurs années, a donné à cette partie de la science tant d'éclat et de retentissement. Ce doit être un grand profit, Messieurs, pour la philosophie, que d'avoir vu de près le tourbillon des affaires et des hommes, et ne semble-t-il pas qu'après cet orageux spectacle, on sente mieux pour soi, et qu'on soit mieux en état de faire sentir aux autres, ce profond recueillement du sage, et cette douce sérénité dont parle le poète, dans des vers qui la répandent, nous ainsi dire, en la décrivant :

*SEN nil dulcius est bene quam munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serenâ.*

Quant à nous, Messieurs, nous retrouvons dans M. Gati-

Arnoult plus qu'un collègue, nous aimons à y reconnaître un défenseur, et nul ne lui doit plus que moi cet hommage, qu'il n'a pas tenu à lui que notre enseignement, hommes et choses, ne demeurât tout entier debout.

Ainsi, jeunes gens, la Faculté des lettres va se présenter devant vous avec toutes ses forces, heureuse d'en pouvoir développer encore, en votre présence, le salutaire appareil. Laissez dire au siècle qu'étourdissent et qu'enivrent les mille bruits de la matière, que notre parole est un luxe, et notre enseignement une superfétation. Quant à vous, demeurez bien persuadés que « l'esprit des Lettres doit suivre l'homme dans toute sa vie, grandir et mûrir avec lui; qu'elles forment comme le fond d'une intelligence éclairée, comme le tronc commun où toutes les branches élevées des connaissances humaines aspirent la sève qui les fait germer, vivre et croître, et que c'est un déplorable système que celui qui en interrompt brusquement le cours au moment où cette intelligence entre définitivement en possession d'elle-même; que le Droit, les sciences, l'économie politique ne doivent leur véritable développement qu'à l'esprit d'une saine philosophie, et que la saine philosophie ne s'établit que sous deux conditions indispensables, à l'ombre de la religion et à la lumière des lettres. » Ces dernières lignes ne sont pas de moi, elles étaient hier encore sous la plume d'un éminent publiciste (1) qui pensait sans doute à vous en les écrivant, et je suis heureux d'avoir trouvé l'occasion de les envoyer à leur adresse.

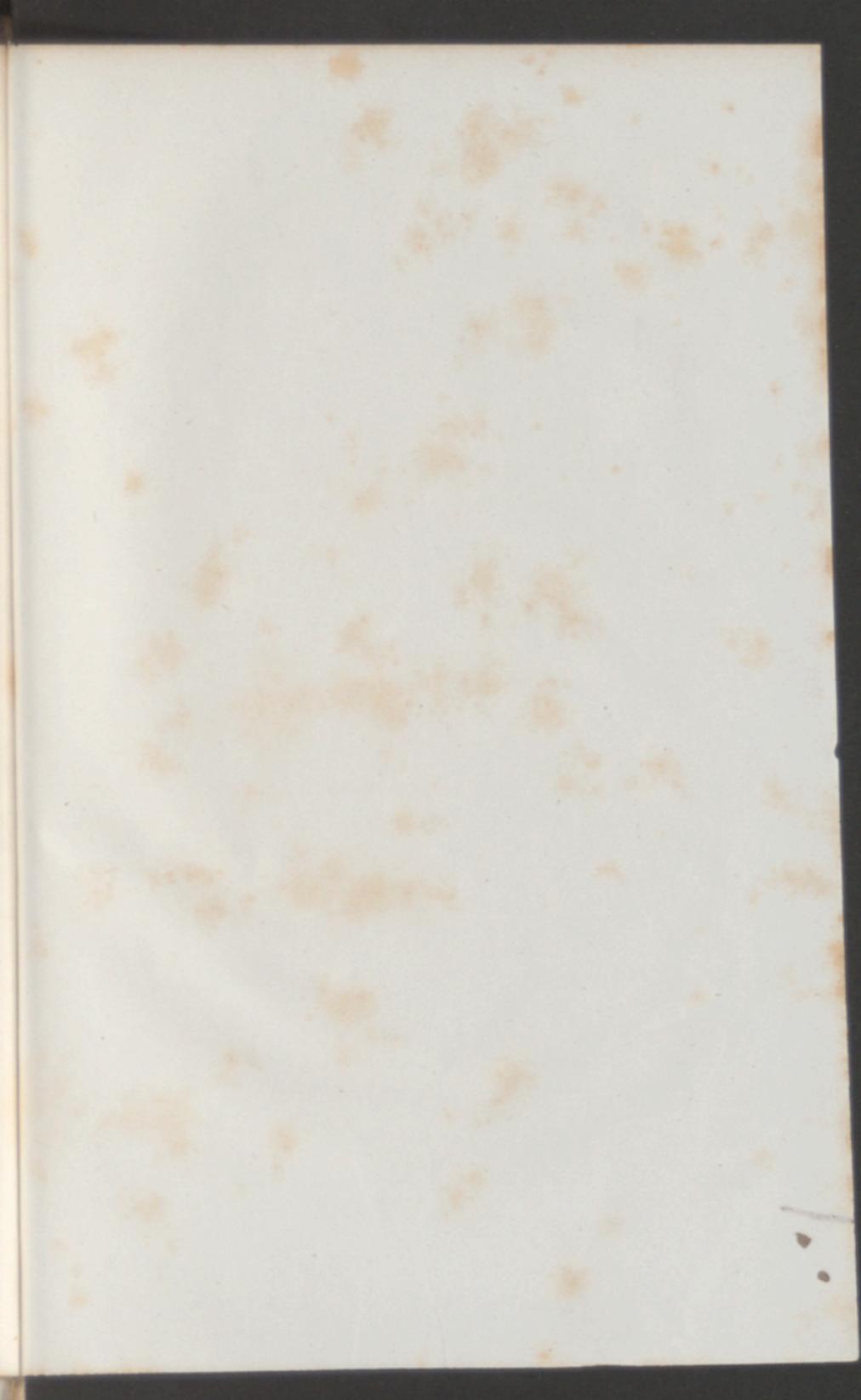


(1) M. de Broglie, *Revue des Deux Mondes*.

Il faut plus de courage, nous sommes à la connaissance de
l'homme, et tout ce qui doit plus que tout est l'homme, par
le passage à la plus haute enseignement, hommes et choses, se
trouvent tout entiers devant nous, et nous nous voyons
Alors, jeunes gens, la Faculté des lettres va se présenter
devant vous avec toutes ses forces, beaucoup d'en pourvu de
vous écouter, en votre présence, la salutation apparaît, laissez
vous se rendre de l'étranger et de l'étranger, les mille traits de
l'homme que nous parois est un livre, et nous enseignement
à l'enseignement. Quant à vous, demeurez bien persuadés que
l'enseignement des lettres doit être l'homme dans toute sa vie, dans
tout son être, de elle toujours comme le fond d'un tableau
dans l'âme, comme le franc chemin de toutes les branches
de la connaissance humaine, à partir de l'ère que les
savants, et c'est un véritable système que
nous qui se présentent devant vous, le cours au moment où
nous enseignons, c'est véritablement la possession d'une science,
et la science économique, l'économie politique, ne doivent leur
véritable développement qu'à l'esprit d'une saine philosophie, et
à la saine philosophie ne s'établit qu'en deux conditions, in-
dependantes, à l'ombre de la religion et à la lumière des lettres.
Les lettres elles ne sont pas de moi, elles étaient hier encore
dans l'âme d'un homme, philosophe (1) qui pensait sans doute
à son avenir, et je suis heureux d'avoir trouvé l'occasion
de les envoyer à leur adresse.

*Sancti spiritus in hunc mundum venere
Edita doctrina sapientium templa serena.*

Quant à moi, Messieurs, nous retrouvons dans M. Guizot



10

